

LETTRE DE LA MALBAIE

En terminant ma dernière lettre, je disais que le polémiste reparait dans la *Correspondance* de Veillot. Comment en serait-il autrement ? La polémique religieuse absorbait une si large part de cette existence militante, et il était si bien doué, si bien armé pour la guerre.

La gloire que ses ennemis eux-mêmes n'ont pu lui contester, c'est d'avoir été le premier polémiste de son siècle.

Mais c'est en se jouant, et au fleuret seulement, que le grand écrivain soutient encore quelques combats dans ses lettres. C'est ainsi qu'on y trouve un pastiche très réussi de Jules Janin, une vue de profil toute nouvelle de madame de Sévigné, et des croquis pleines de verve et d'originalité, consacrés aux principales figures de son temps.

Laissez-moi vous citer cette page écrite à un professeur de rhétorique du petit Séminaire de Servières qui lui avait envoyé deux cannes, fabriquées par ses élèves avec de vigoureux jets de vigne vierge ;

"... Qu'elles sont belles ! qu'elles son souples, liantes, et bien à ma taille ! Il y en a une que je ne quitte pas. Je la fais souffler, elle trace des zigzags dans l'air, et je forme sans cesse le vœu d'avoir un dos sur la main pour lui faire sentir la force que ce muscle de Corrèze donnerait à mon argumentation. Je ne voudrais pas d'autre rhétorique pour prouver à Renan et à d'autres qu'il y a vraiment un Dieu. En dix minutes, avec votre vigne, je leur prouverais à tous le miracle de Cana et tous ceux de l'Évangile.

"Et c'est bien aussi qu'à la fin les miracles leurs seront prouvés. Notre évêque dit que toute hérésie s'étant établie dans le monde par le fer et le feu, aucune ne déguerpira que par le fer et le feu. Si Dieu permet qu'il suffise du bâton, c'est le mieux qui puisse leur arriver."

Dans ses lettres le polémiste est presque toujours de bonne humeur, même au temps des épreuves. Quelle lettre charmante il écrit au curé de Langrune à l'occasion de la suspension de l'*Univers*, en 1874 :

"Nous avons trinqué de si bon cœur sous le brave clocher de Langrune et bu de si bon vin ! et voilà que je meurs comme Jonathas. Mais ce vin-là n'était pas défendu, et je ne suis pas tout-à-fait mort. Dans un mois ja revivrai. Consolons-nous par cette espérance. Au bout du compte, si mon métier n'avait pas de périls quel profit en pourrais-je tirer ? À semer les bonnes choses, on attrappe des coups de soleil et des coups de vent. Ce n'est pas à vous qu'il faut l'apprendre. La récompense du semeur, c'est que le bon grain soit dans la bonne terre. Vous savez encore cela. Cela est fait : dormons notre somme.

"La semence est dans la bonne terre, rien ne l'empêchera de lever. Cela ne fait rien qu'on tue le semeur, il est même bon qu'on le tue quelquefois. Quelquefois la terre a besoin de cet arrosage, qui la réchauffe. La moisson en sera plus belle. Etienne avait semé, il arrosa. Quel soleil se leva à ses yeux mourants pour lui promettre de beaux épis ! *Ecce video caelos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei*. C'est le résultat du premier procès capital qu'ait perdu l'Église et la première victoire qu'elle ait remportée. Ce miracle a été fidèle, il s'es toujours fait, il se fera toujours.

"...Je bavarde ; j'ai le cœur plein de joie. Il me semble que le bon vin du curé de Langrune agit encore..."

Quelle douce gaieté ! et en même temps quelle éloquence pleine d'émotion !

En 1872, Pie IX, parlant des catholiques libéraux et des ultramontains, avait reproché aux

uns le manque d'humilité et aux autres le manque de charité.

Cette dernière parole fut exploitée contre l'*Univers*, et ce fut un rude coup pour Louis Veillot. Parmi les personnes qui lui écrivent à cette occasion, se trouvait une dame qui l'exhortait à la résignation, et qui citait le saint homme Job comme modèle.

La réponse de Veillot est à citer en entier parce qu'elle dévoile admirablement le polémiste et le catholique :

"Madame, vous êtes charmante : mais ce n'est pas cela : le saint homme Job et moi nous faisons deux.

"En plusieurs endroits de ses discours, il se flatte de n'avoir pas été moi, et je ne me flatte pas du désir de n'être pas lui.

"Ces lits de fumier, ces tessons de pots pour serviettes, l'épouse aigre, les amis bêtes, c'est bien ce que je mérite ; mais ce n'est pas ce qui m'attire. Je vais vous dire le véritable exemple biblique ; si vous êtes mon amie, vous ne le divulgerez pas. Souvenez-vous du très digne Aaron. Traduire Moïse, répéter au peuple ce que Moïse avait dit, c'était un beau métier, Aaron le fit certainement de bon cœur et très honnêtement, et pourtant ne le fit pas parfaitement, puisque Dieu, qui est patient, finit par s'en trouver las.

"Dieu dit donc à Moïse : Prends Aaron, mène-le sur la montagne, et qu'il aille rejoindre ses pères. Ainsi fut fait. Aaron ne souffla mot, et de tous ses discours ce fut particulièrement le meilleur. Voilà !

"J'ai tout de même passé un mauvais moment, parce que la vue de mon indignité ne me fut point nette. En général, je ne commence pas par le bon mouvement. J'ai eu envie de m'abandonner à l'obéissance fière, c'est-à-dire de m'en aller par la brèche, en me taisant tout haut, et en me disant tout bas : Que Moïse s'arrange comme il pourra !

"J'ai sucé ce réglisse pendant une heure, et je l'ai trouvé très savoureux ; mais Dieu merci, j'ai aperçu à temps que c'était bête, et qu'il ne me convenait pas du tout de regarder en haut avec cet air d'archange culbuté.

"Je me suis dit toutes sortes de bonnes choses sur mon petit compte : je me suis avoué que je n'étais pas parfait, et partant de là, j'ai marché de découvertes en découvertes dans le mystère de la bastonnade soudaine qui me tombait sur le dos.

"C'était une chose admirable, chère amie, que ces procédés et ces ménagements du bon Dieu. Dans le fond je ne suis pas inquiet sur la charité ; je crois bien juste que j'ai manqué de modération dans la réception : je n'ai pas manqué d'amour et mon métier est un métier d'amoureux ; j'ai aimé ceux que j'ai battus ; je n'ai désiré à personne de rester et encore moins de mourir dans l'erreur.

"Mais sous ce diamant d'amour et de foi, il y avait ce qui se trouve souvent sous les pierres même précieuses : il y avait divers petits crapauds. Or le coup n'a pas brisé le diamant, mais le diamant frappé écrase le crapaud. Je vous avoue que j'admire extrêmement le tour, et que j'en suis même diverti, quoique je n'ai pas autrement sujet de rire. Il me semble que je suis à une comédie, et à une très bonne comédie, quand je regarde ma sottise opérer ; et cela tourne aux larmes, quand Dieu entre en scène pour corriger l'animal et en tirer l'homme, ce qui ne sera vraiment fait qu'au dernier moment.

"Et ce spectacle comique est en même temps grandiose et sublime, à cause de la patience de Dieu qui s'y reprend sans cesse, qui frappe peu et qui dit des choses divines !

"En somme, à travers tous mes soucis, je ne laisse pas d'être content, et je dors..... comme la conscience d'un roi....."

Et maintenant, que dire du mérite littéraire de cette volumineuse *Correspondance* ? Est-il encore nécessaire de faire l'éloge de ce style admirable dont le grand écrivain a emporté le secret dans sa tombe ? Non, certes ; il n'y a plus qu'une seule opinion là-dessus.

Qu'il me suffise de dire que la *Correspondance* met un digne couronnement à l'œuvre colossale et magnifique du grand écrivain. Il y déploie plus d'esprit et de verve que Voltaire, plus de grâce et de gaieté que de Maistre, plus d'élévation que Madame de Sévigné. Ces lettres sont des modèles de goût, de naturel, de facilité, d'entrain, où l'enjouement et la souplesse de l'esprit ne sont égalés que par les tendresses et les délicates émotions du cœur.

A. B. ROUTHIER.

LE LUXE DES FEMMES.

On dit bien des choses à propos du luxe des femmes. Il m'arrive quelquefois de faire remarquer certaines extravagances. Les maris me félicitent, m'encouragent. Si j'ai un conseil à leur donner dans l'intérêt de la cause, c'est de ne pas s'en mêler ; autrement, ils gâteraient tout. Ils ne sont pas assez désintéressés dans la question pour qu'ils puissent en être les juges.

Quelques femmes s'irritent contre moi et ce ne sont pas les moins coupables. Les maris, disent-elles, ont déjà bien assez d'objections de leur mauvaise humeur, sans qu'on aille encore fournir des arguments à leur avarice.

Non, certes, je ne veux pas proscrire le luxe ; le luxe des riches est la fortune des petits ; mais le luxe des petits les fait vivre dans la misère.

Je n'ai rien contre le luxe et j'aime les belles choses, et non les extravagances.

Les femmes n'ont pas encore demandé des étoiles pour mettre dans leurs cheveux ; mais si on abaissait les étoiles à la hauteur de la cime des peupliers, il leur en faudrait très certainement, ne fut-ce que pour être comme tout le monde, pour être propre.

Pour acheter de belles toilettes, il arrive souvent qu'on retranche un plat de la table du mari, un jouet aux enfants, un bout de chandelle aux domestiques. Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère président à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si éclatantes ! Que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation des enfants ! sur la cherté des vivres ! Comme ces pauvres maris ont du mauvais café ! Comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité ! Comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire !

On achètera une robe dispendieuse. Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien et qu'elle vaut bien plus ; qu'il faut être comme tout le monde. Le mari trouve-t-il cette robe trop cher ? eh bien ! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion. Une belle robe est toujours bon marché, dit-on. Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre ! Et ces légumes ! Marguerite n'a-t-elle pas payé, hier, un paquet de carottes cinq cents !

ALPHONSE KARR.